

Café 50 Réparation de la mémoire déchirée

École de la paix le mercredi 11 février 18h-20h

Suite aux événements récents et à la venue du pasteur Michael Lapsley¹ pour présenter ses ateliers de paix on peut se demander comment redonner l'élan de la vie à une mémoire bloquée

I

1) Après les attentats, panser les esprits

Le ressenti des victimes est bien plus fort en cas d'actes intentionnels qu'après une catastrophe naturelle ou un accident. Plus encore lorsqu'il s'agit d'actes racistes ou antisémites. « *Comment se remettre de voir un homme agoniser dans une mare de sang, à quelques mètres, quatre heures durant ?* », questionne l'un des otages du supermarché Hyper Cacher. Après des actes terroristes, « *entre 20 % et 40 % des blessés psychiques ont des symptômes sévères qui vont persister plusieurs années en termes de troubles post-traumatiques spécifiques et de conduites addictives* », constate le professeur Louis Jehel, au CHU de Martinique, qui a créé en 2001 le premier service de psychotraumatologie à l'hôpital Tenon, à Paris. « *La plupart de ces personnes présentent tout d'abord une très forte anxiété, c'est ce qu'on appelle la dissociation péritraumatique, comme le lapin dans les phares de l'automobile* », indique le docteur Gérard Lopez, président de l'Institut de victimologie, créé en 1994. Elles ont des comportements automatiques, l'impression que le temps passe plus vite, ou plus lentement, bref, sont déconnectées psychiquement de la réalité. « *Cela peut durer de quelques minutes à plusieurs heures*, décrit le docteur Lopez. *Lors de l'attentat de Saint-Michel, j'ai vu un réanimateur très aguerri faire un pansement à un mort, il était complètement dissocié.* » Le blessé psychique est choqué au sens propre, il peut ne plus identifier son corps. « *Il s'agit en priorité de réduire l'impact de la douleur, de l'effroi du traumatisme. Ce dernier est majoré par le sentiment de solitude, car ces personnes se sentent déshumanisées, et le soutien qu'on doit leur porter est une priorité, avec leurs proches, qui doivent aussi être aidés* », résume le professeur Jehel. Tous les moyens pour les rassurer doivent être mis en oeuvre. Une peur intense en situation de choc traumatique vient stimuler l'amygdale, ganglion situé à la base du cerveau qui, de façon automatique, « *va prendre le contrôle de celui-ci en inhibant le cortex préfrontal, qui sera en incapacité de traiter et de comprendre ce qui survient* », décrit le professeur Jehel. La psycho-éducation est un autre rôle des cellules médico-psychologiques, signifie le docteur Lopez : « *Dire aux gens qu'ils ont vécu un événement extraordinaire, qu'il est absolument normal d'être bouleversé. Je leur explique que ces troubles, dans la grande majorité des cas (environ 75 %), devraient s'atténuer.* » Il faut aussi leur dire qu'il existe des possibilités de prises en charge psychologiques, sociales et judiciaires, notamment auprès des associations comme l'Institut national d'aide aux victimes et de médiation (Inavem), l'Association française des victimes du terrorisme (AFVT) et la Fédération nationale des victimes d'attentats et d'accidents collectifs (Fenvac). Des séances communes de debriefing, qui permettent d'entendre d'autres personnes ayant vécu le même événement, peuvent être organisées.

Pascale Santi, *Stress Soigner les blessures psychiques*, Le monde 21 janvier 2015

2) L'enkystement de la mémoire traumatisée

¹ Michael Lapsley est un sud-africain anglican prêtre et militant pour la justice sociale. ne est né le 2 Juin 1949 à la Nouvelle-Zélandell a perdu les deux mains et la vue dans un oeil dans l'explosion d'une lettre piège en 1990

La mémoire traumatique des violences est le symptôme central des troubles psychosomatiques. Elle est produite lors de la mise en place de mécanismes psychiques et neurobiologiques de sauvegarde exceptionnels pour échapper au risque vital que génère le stress extrême déclenché par des violences traumatisantes. En effet ces violences incompréhensibles et impensables entraînent une effraction et une sidération du psychisme qui ne peut alors contrôler l'activité de la structure sous-corticale responsable de la réponse émotionnelle, l'amygdale cérébrale, ni la sécrétion hormonale de cortisol et d'adrénaline qu'elle déclenche. Or la quantité croissante sécrétée de ces hormones constitue un risque vital cardio-vasculaire et neurologique pour l'organisme. Face à ce risque le cerveau sécrète à son tour en urgence des drogues « dures » (morphine-like et kétamine-like) qui font littéralement « disjoncter » le circuit de l'émotion, en coupant les connections entre l'amygdale et les autres structures et en produisant une dissociation. La réponse émotionnelle s'éteint brutalement et les victimes dissociées décrivent alors un sentiment d'irréalité, voire d'indifférence et d'insensibilité, comme si elles étaient devenues de simples spectateurs de la situation du fait d'une anesthésie émotionnelle et physique liée à la disjonction. La conséquence immédiate est que la mémoire émotionnelle de l'événement ne pourra être encodée par l'hippocampe ni devenir un souvenir autobiographique « racontable ». Elle restera piégée dans l'amygdale, condamnée à rester inaccessible à la conscience, mais susceptible de se rallumer lors de n'importe quelle stimulation rappelant les violences subies, et faisant alors revivre à la victime les mêmes souffrances physiques et psychiques. La mémoire traumatique est cette mémoire enkystée, semblable à une machine à remonter le temps elle menace de s'enclencher à tout moment de façon incontrôlable, en plongeant à nouveau la victime au milieu des violences subies, et en reproduisant tout ou partie de leur vécu sensoriel et émotionnel. Et cette mémoire traumatique qui menace sans cesse d'exploser transforme la vie des victimes en un terrain miné, générant un climat de danger et d'insécurité permanents. Dans un premier temps les victimes tentent d'empêcher son explosion en évitant tous les stimulus susceptibles de la déclencher. Elles deviennent hypervigilantes, et mettent en place des conduites de contrôle et d'évitement de tout leur environnement, de tout ce qui peut rappeler les violences même inconsciemment comme un stress, des émotions, des douleurs, des situations imprévues ou inconnues... mais aussi un contexte, une odeur, une voix. Cela entraîne de nombreuses phobies, un retrait affectif, des troubles du sommeil, une fatigue chronique, des troubles de l'attention et de la concentration très préjudiciables pour mener à bien une vie personnelle, sociale et professionnelle.

Dr Muriel Salmona²

3) La faculté de résilience renvoie à une mémoire qui retrouve ses capacités évolutives

Nous disposons aujourd'hui de moyens d'analyse qui nous sont donnés par la neuro-imagerie, mais également par la psychologie et la sociologie, et qui nous permettent de mieux observer l'effet des traumatismes sur le cerveau et sur les comportements. Dans le cas d'un petit nombre de personnes, il existe un déterminant génétique qui fragilise le sujet et finit par provoquer son isolement sensoriel. Mais le plus souvent, c'est lorsqu'un enfant est isolé dans les dernières semaines de la grossesse ou lors des premiers mois de sa vie (parce que sa mère traverse une épreuve, se trouve plongée dans une sorte de déprime), que l'on observe une atrophie des deux lobes préfrontaux supports de la mémoire et des émotions. Cet isolement affectif précoce a pour résultat que le cerveau va fonctionner de façon différente et que le

² Travaux du Dr Muriel Salmona : La mémoire traumatique in L'aide-mémoire en Psychotraumatologie, Paris, Dunod, 2008 ;

sujet sera plus facile à traumatiser, entraînant souvent une cascade de traumatismes. Ce schéma, on le retrouve dans 90 % de ce que les psychologues appellent les « états limites » et qui peuvent s'associer à des tendances suicidaires. Mais ce type de mémoire n'est pas inexorable, quoique tracée dans le cerveau. Elle évolue si le milieu change ou au gré des rencontres qui entraînent le cerveau à réagir différemment. Ainsi si on tend la main à un traumatisé ou si on lui tend la parole, se met en place un processus de résilience, et les vulnérabilités peuvent disparaître.

Vous parlez également de chimères – ces monstres qui organisent notre mémoire et qui, à l'instar des chimères de la mythologie, sont des compositions imaginaires dont tous les éléments sont vrais – et de faux souvenirs. Pouvez-vous clarifier la différence entre ces deux concepts ?

Pour nous tous, la représentation de soi est chimérique : nous composons des chimères, des arrangements de vrais souvenirs, pour en faire une représentation dans notre théâtre intime. Le film que nous projetons dans notre monde psychique est l'aboutissement de notre histoire et de nos relations. Quand nous sommes heureux, nous allons chercher dans notre mémoire quelques fragments de vérité que nous assemblons pour donner cohérence au bien-être que nous ressentons, alors qu'en cas de malheur, ce sont d'autres morceaux de vérité qui donneront cohérence à notre souffrance. Lorsque je me remémore que l'escalier de la synagogue où nous avons été regroupés et d'où je sors pour m'enfuir avait un escalier monumental comme celui du Cuirassé Potemkine d'Eisenstein où l'on voit un landau dévaler les marches, alors que dans la réalité il n'y avait que trois marches, il s'agit là d'une composition chimérique : j'ai bien descendu des marches, et comme ce moment est accompagné dans ma mémoire d'une émotion très forte à laquelle j'ai besoin de donner une forme imagée, je vais choisir cette image dans un film que j'ai vu. En revanche, lorsque je me remémore qu'un capitaine allemand a soulevé le matelas sur lequel était allongée une dame mourante et sous lequel j'étais caché, qu'il m'a vu et a néanmoins donné le signal du départ, il s'agit là d'un faux souvenir. Dans la réalité, pas de capitaine allemand mais un Français au service des SS, personne ne rentre dans la camionnette, et si on la laisse partir, c'est parce que la dame peut mourir ici ou ailleurs, peu importe. J'ai inventé ce faux souvenir parce que j'avais besoin de penser que le mal n'était pas inexorable, que même les agresseurs conservaient une part d'humanité. J'avais besoin de garder espoir pour trouver la force de continuer à vivre. (...)

Vous évoquez à plusieurs reprises l'histoire biblique de Loth qui dit que l'on peut continuer à vivre à condition de ne pas se retourner sur son passé et en même temps, vous montrez bien que pour se reconstruire, il faut se retourner sur ce passé douloureux et même le raconter. Est-ce qu'il s'agit finalement de temps différents : il y aurait donc un temps pour l'amnésie et un temps pour le souvenir ?

Oui, c'est tout à fait ça, sauf qu'il ne faut pas parler d'amnésie mais de déni. Il y a un temps du déni qu'on doit respecter, et tous les traumatisés le manifestent. Je ferais bien une analogie pour m'expliquer : quand quelqu'un se casse une jambe, il ne faut pas le faire marcher tout de suite. Cela ne ferait qu'aggraver le traumatisme et provoquer de la souffrance. On lui pose donc un plâtre et on met ainsi la jambe au repos. Par la suite, on procèdera à une rééducation progressive. De la même manière, le déni est un mécanisme de protection nécessaire, et si on ne respecte pas ce temps-là, on prend le tapis roulant vers la dépression. On reste prisonnier de son passé qui se fige. Le déni néanmoins ne peut s'opérer qu'au prix d'une amputation de la personnalité : on n'est pas amnésique, on se rappelle les événements douloureux, mais on ne veut pas y penser (...)

De façon étonnante, vous écrivez que c'est la fiction et non les témoignages des survivants, que personne au demeurant ne supportait de lire ou d'entendre, qui a mis du baume sur vos blessures, que c'est la fiction qui a apprivoisé les consciences et permis d'envisager l'impensable.

Quand les revenants ont voulu témoigner, ils ont jeté de la glace sur les relations sociales ou familiales. Quand Primo Lévi écrit Si c'est un homme, il n'en vend que 700 exemplaires ! Son témoignage est insupportable et empêche le déni. Ceux qui ont écrit des fictions (et même si celles-ci comportaient des erreurs historiques) ont posé le problème, l'ont rendu supportable et partageable, et ont permis aux revenants de réintégrer le corps social. Je pense à André Schwartz Bart ou à Anne Frank par exemple. Que raconte Anne Frank ? L'histoire supportable d'une gentille famille obligée de se cacher, histoire qui se termine quand la Gestapo arrive sur les lieux. Au théâtre où j'ai assisté à la pièce qui en a été tirée, quand on entend les coups sur la porte, c'est la fin. Donc ce récit est facilement partageable par les non-traumatisés et il entre très vite dans la culture, à l'inverse de celui de Primo Lévi. Jorge Semprun a, lui aussi, voulu témoigner et n'y est pas parvenu. « Mes brouillons saignent », écrit-il, soulignant à quel point l'écriture entretient la blessure. Vingt ans plus tard, il écrit un roman pour raconter ce qui s'est passé, et c'est seulement à ce moment-là qu'il peut avouer : le héros de ce roman, c'est moi.

Boris Cyrulnik³, entretiens, Georgia Makhoulouf L'orient littéraire

III

1) Se libérer de la haine et du ressentiment pour mieux vivre

Vous êtes certain que c'était lui ? Oui, j'ai reconnu sa voix, son odeur, sa présence dans la pièce. D'ailleurs, il n'a pas nié m'avoir interrogé. Mais évidemment, cela ne vaut pas preuve : je ne l'ai pas vu en train de me torturer.

Votre confiance dans les institutions judiciaires de l'Argentine contemporaine est-elle ébranlée par cet acquittement ?

Non, parce que, rationnellement, je suis d'accord avec la décision qu'a prise le juge Hornos, qui est intègre : il avait un doute, il a préféré laisser un coupable en liberté plutôt que de risquer d'emprisonner un innocent, c'est un principe avec lequel je suis d'accord à 100 %. *Mais si vous tombiez sur Falcon dans la rue, vous pourriez avoir envie de lui mettre votre poing dans la figure...*

Oui, d'autant plus que je fais une heure quarante de gym chaque jour depuis trente ans, alors... Mais en vaut-il vraiment la peine ? Vous savez, dans les jours qui ont suivi l'acquittement, j'étais totalement abattu. Mais je suis en train de reprendre pied. Après tout, je me suis battu pour qu'il y ait une démocratie et une justice indépendante en Argentine. Vu les risques que j'ai pris, les souffrances que j'ai traversées, je ne vais pas revenir sur mes convictions pour un minable. Si j'ai une grippe, je ne déteste pas la bactérie. Je la surmonte, je la vaincs en lui opposant une force de vie supérieure. C'est la même chose avec Falcon. Beaucoup des gens qui ont été torturés pensent sans cesse à leur bourreau, ils en rêvent la nuit, cela devient une obsession. Moi, je ne veux pas laisser ma vie être polluée par des types comme celui-là. Il est la bactérie que ma santé va métaboliser et surmonter. D'ailleurs, sur le plan de la philosophie morale, je ne pense pas que le mystère soit du côté du mal. Le mal est partout. Des voleurs, des délateurs, des brutes, des pervers, des lâches, des assassins, l'Histoire passée et présente en est remplie. Il y a des millions d'êtres semblables à ce petit Falcon. Pour moi, le mystère, c'est qu'il y ait des gens bien, des gens qui ne cèdent pas à la barbarie et qui ne se laisseront jamais séduire par elle. Faire partie de ces gens bien n'a rien d'une évidence. C'est un combat, c'est une victoire. Et c'est toute l'histoire de ma vie. Attention, je ne dis pas que je suis vertueux, personne n'est parfait. Mais je me suis construit sur ces valeurs, j'ai une ligne, j'ai essayé d'être quelqu'un de bien. Le désir de vengeance, les

³**Boris Cyrulnik**, juif né le 26 juillet 1937 à Bordeaux, est un psychiatre et psychanalyste français. Il fut recueilli par une institutrice (Farge), échappa à une rafle, vécut dans une ferme avant d'être élevé par une tante (ses parents sont morts en déportation)

passions tristes, je laisse ça aux barbares, aux minables et aux imbéciles. D'accord, ce n'est pas vraiment élaboré comme philosophie, mais c'est assez pour me tenir debout.

Vous voilà donc, finalement, apaisé.

Oui, et je vais vous dire quelque chose d'étrange : ce qui rétablit l'équilibre, à mes yeux, c'est cette interview. Elle me permet de me réapproprier mon histoire, de la réorganiser. C'est un peu comme chez un psy, il faudrait que je vous paie à la fin de la séance... Non, sérieusement, regardons les choses en face : Juan Carlos Falcon va rentrer chez lui, libre, mais c'est un pauvre type – il a les mains sales, il appartient à la lie de l'humanité. Moi, j'ai refait ma vie en France, j'ai la possibilité de m'exprimer dans des livres et des interviews, et de continuer à défendre les valeurs pour lesquelles je me suis toujours battu. À mes yeux, les choses sont en ordre. La justice est faite

Miguel Benasayag⁴. *“Au mal, j'oppose une force de vie plus grande”* philomagazin 15/01/2015

2) Guérir du passé dans un acte performatif de nature liturgique

On peut en fait concevoir l'ensemble des travaux d'un atelier pour la guérison des mémoires comme une liturgie au sens large. Les liturgies religieuses ont une qualité transcendante, qui ouvre nos coeurs aux relations, aussi bien avec les personnes avec lesquelles nous partageons une foi commune qu'avec Dieu. Dans un atelier pour la guérison des mémoires, ces relations peuvent englober d'autres participants tout au long de son déroulement, ainsi que des personnes importantes pour les participants, mortes ou vivantes, et qui ne sont pas physiquement présentes. L'espace sécurisé et sacré que nous mettons en place permet aux participants non seulement de se sentir reliés les uns aux autres, mais aussi d'être en prise avec ce que chacun perçoit comme la finalité ultime de l'existence, qu'elle soit ou non personnifiée par Dieu. Dès le début, il était clair pour moi que toutes les traditions religieuses avaient beaucoup à apporter aux voyages vers la guérison et la plénitude. Si la majorité de la population d'Afrique du Sud est constituée de chrétiens, il y a aussi de nombreux musulmans, juifs et hindous, et nous nous efforçons d'accueillir des gens de religions différentes ou qui ne sont pas croyants. Parfois, dans le cadre des relations interreligieuses, les participants ont tendance à rechercher le plus petit dénominateur commun plutôt que de vouloir partager les richesses de leurs traditions religieuses.

Autre particularité de la liturgie : elle est utilisée pour célébrer un rite de passage. Toutes les cultures organisent des célébrations qui représentent des moments de transition importants dans la vie. Ainsi, deux individus arrivent en célibataires et repartent mariés, ou un enfant se présente pour la circoncision et repart en adulte. Le rôle de la liturgie dans la célébration de ces rites de passage m'a fasciné. J'ai pensé que nous devions pouvoir concevoir une liturgie qui nous permettrait d'évacuer nos sentiments toxiques du passé et de revendiquer la victoire. Dans un atelier pour la guérison des mémoires, nous espérons que si les participants arrivent lestés de lourds fardeaux, ils repartent en se sentant plus libres que lorsqu'ils sont arrivés et cessent d'être des objets de l'histoire pour redevenir des acteurs de l'histoire. Il est évident que ce rite de passage peut simplement marquer le début d'un cheminement, tout comme la circoncision marque simplement l'entrée dans l'âge adulte. Quoi qu'il en soit, les liturgies ont en elles une grande force à ce niveau.

Michael Lapsley, *Guérir du passé*, ed de l'atelier p280

IV

1) Peut-on court-circuiter le cycle infernal de la violence en faisant appel à l'honnêteté des protagonistes et au récit des victimes ?

⁴ Miguel Benasayag, né à Buenos Aires est un philosophe, psychanalyste, chercheur en épistémologie et ancien résistant guévariste franco-argentin.

Seules les commissions "**Vérité et réconciliation**" en Afrique du Sud offrent, semble-t-il, l'exemple exceptionnel d'une tentative politique de commencer, dans un pays empoisonné par le passé, le travail de mémoire immédiatement après le changement de pouvoir. en faisant de ce travail un élément de la transformation du pays. Ce qui est unique dans cette tentative est d'abord le lien entre mémoire et amnistie : le paradoxe du droit, qui conduit l'accusé dans sa défense à s'auto-décharger de la culpabilité et à en éviter l'examen, est ce faisant détruit. N'échappe à la sanction que celui qui reconnaît ses actes. Naturellement, cette suspension de peine implique un compromis qui, comme tout compromis, offre des avantages aux deux parties. Car en second lieu, la politique accepte – ceci aussi est inhabituel dans la compréhension du politique – une responsabilité socio-thérapeutique dans la délivrance des victimes de leurs blessures douloureuses, tant par des dédommagements qu'à travers la parole, en laissant chacun dire ouvertement ses souffrances et raconter son histoire (Adam. 1989. pp. 350-370). Cette voie inhabituelle du récit immédiatement rédempteur empruntée par l'Afrique du Sud pour échapper au cercle infernal de la violence, des traumatismes et de la vengeance rappelle autant la confession chrétienne, qui donne l'absolution au pécheur repentant, que le travail de deuil en psychanalyse, qui aide les endeuillés à retourner à une vie normale.

La voie sud-africaine a évidemment suscité des critiques. Certains notent que l'offre faite aux coupables de se délivrer de leur acte par la parole est trop peu cher payée, d'autant que les coupables n'ont essuyé aucune perte relative à leurs possessions et que leur repentir avait des limites comme certains observateurs ont pu le constater. Un autre contre-argument – en renonçant à la punition, on a trop demandé aux victimes – est au moins aussi important. Les médiateurs pour la paix formés à la psychanalyse ont également mis en garde contre une réconciliation précipitée des anciens ennemis. D'expérience, on peut affirmer que des plaies qui n'ont pas été acceptées non seulement se cautérisent lentement, mais encore se manifestent ultérieurement Brigitte Raushensbach⁵, *mémoire des traumatismes collectifs et politiques de éconciliations, 2000*

2) La difficile récupération des boureaux sans états d'âme

Les massacreurs ont-ils des états d'âme ? Se rendent-ils compte qu'ils franchissent des frontières morales ?

Jacques Sémelin On peut penser qu'à partir du moment où l'on a violé des femmes et éventré des gens, on entre dans un autre univers. Mais comment repasse-t-on véritablement de l'autre côté du miroir ? Certains parviennent à reprendre une vie normale après le conflit ? Ces gens sont une énigme. N'ont-ils pas franchi encore plus le Rubicon quand ils ont massacré des enfants ? De tels actes sont très perturbants psychologiquement, individuellement et sur le plan collectif. Tout comme l'attaque de la filiation, du voisinage, surtout au Rwanda, où il y a eu une explosion du noyau familial.

Jean Hatzfeld C'est comme si l'on considérait que les enfants étaient hors de la société, ce qui est parfaitement absurde dans une logique génocidaire. Je dois dire que j'ai plutôt été frappé par l'observation contraire chez les boureaux des collines du Rwanda. Dans une guerre " classique ", on constate toujours que ceux qui ont été au front conservent des stigmates de leur passage. La guerre a changé leur comportement. En rentrant, certains deviennent alcooliques, d'autres misanthropes, extrémistes ou pacifistes. Mais presque tous deviennent quelqu'un d'autre en revenant. Ce qui n'est pas du tout le cas des tueurs à la machette que j'ai fréquentés au Rwanda. Ils ne sont marqués par rien, et si parfois ils font un effort pour se rendre humains et disent qu'ils regrettent, la seule chose qu'ils regrettent c'est d'avoir causé du tort à leur famille en allant en prison où en ayant perdu leur commerce. Ils n'ont aucun mot pour les

⁵ Professeur université libre de Berlin

victimes. Je suis étonné par ce blocage psychologique et leur incapacité à reconnaître l'atrocité de ce qu'ils ont fait. Ils se considèrent comme des victimes d'une machine idéologique.

Jacques Sémelin S'ils prenaient conscience de leurs actes, ils s'effondreraient psychiquement. Donc, soit ils sont dans la négation, soit ils considèrent que leurs actions étaient nécessaires et dictées par la guerre.

Rithy Panh Les bourreaux ne peuvent se considérer que comme des victimes, sinon ils se pendraient. Mais ce n'est pas pour autant que leurs actes ne les ont pas marqués dans leur chair. Ils sont parfois atteints de fièvre et d'épuisement, parce qu'ils ont conservé la mémoire des gestes. Pendant les massacres, ils ne se contentaient pas de tuer le père, ils s'en prenaient également au fils et à la femme. L'Etat est très friand de réconciliation, qui constitue un apogée politique. On passe très vite du jugement à la réconciliation et ça blesse les victimes quand cette transition n'est pas accompagnée de mots et de paroles écrites. Beaucoup de bourreaux se sont tournés vers la religion, pour obtenir la rédemption sans avoir à s'investir dans la société. C'est plus facile pour eux que pour les victimes. Comme on part de la pensée, il faut s'en sortir par la pensée. Mais les victimes supportent bien plus longtemps la souffrance des massacres.

Pourquoi ceux qui tuent en masse et se livrent au génocide d'une population s'adonnent-ils à des violences particulièrement cruelles, comme la torture ou le viol ? Tuer ne leur suffit pas ?

Jacques Sémelin L'un des plus beaux textes de Primo Levi parle de cette violence inutile. Puisqu'il s'agit de les tuer tous, pourquoi les faire souffrir, en effet ? C'est la question la plus dérangeante des sciences sociales. Question à laquelle on peut apporter une multiplicité de réponses. Il fallait rassembler les juifs en troupeaux pour qu'ils perdent toute individualité et que les bourreaux perçoivent des masses et non des êtres humains. En dépit de l'idéologie et des ordres, ces gens qu'il faut tuer ont encore terriblement face humaine. Dès lors, est-ce que le crime de proximité ne revient pas à défigurer sa victime pour qu'elle n'ait plus rien d'humain ? Il se pourrait que le bourreau la déshumanise afin de ne pas avoir l'impression de s'attaquer à l'humanité.

Jean Hatzfeld Au Rwanda, les bourreaux étaient souvent bien plus cruels avec les victimes qu'ils connaissaient. C'est comme si le fait de connaître leur bourreau octroyait aux victimes le droit d'exiger d'eux une mort rapide. Or les bourreaux ne pouvaient pas l'accepter. Et comme on ne peut pas tuer quelqu'un qui vous parle, ils se montraient bien plus atroces avec ceux qui priaient. Cela décuplait leur rage parce que ces gestes religieux les ramenaient à la chrétienté, à quelque chose de connu. On tue plus facilement ce qui rampe. Dès qu'il y avait une demande, même implicite, un simple regard, ça exacerbait leur cruauté. Tout ce qui faisait dérapier la mécanique les perturbait, ils craignaient l'humanité.

De la guerre à l'idéologie réflexions sur les ressorts de l'engrenage génocidaire, le Monde 4 avril 2014